

Statuaire et culte des images chez les juifs

par M. Florent MORTIER

La première patrie juive fut la Chaldée. On sait fort peu de chose sur l'antique empire de Chaldée dont une des capitales était Ur. La religion de la Chaldée dérivait de la race accadienne, qui dans l'antiquité peuplait ce pays. Quelques siècles avant la naissance d'Abraham, la Babylonie (Chaldée) avait été gouvernée durant 117 ans par une dynastie de cinq rois qui avaient leur capitale à Ur.

Abraham, si on veut porter si haut le début de l'histoire juive, était le fils d'un idôlatre nommé Têrah. Il partit avec son père, sa femme Sarah et Lot son neveu pour émigrer vers Chanaan.

Au dire des documents, Abraham sortait d'un milieu polythéiste mais professait lui même le monothéisme. Le polythéisme ancestral et familial de même que le culte des images exerceront durant de longs siècles leur influence sur la descendance d'Abraham. Ce n'est qu'à la longue et grâce à l'intervention énergique et souvent cruelle de ses législateurs et de ses chefs que le peuple d'Israël arrivera à l'abandon des dieux et de leurs images.

C'est bien à tort que d'aucuns envisagent le peuple juif comme un peuple monothéiste par tradition. L'histoire ne donne pas cet enseignement.

La grande masse et beaucoup de rois étaient profondément attachés à des vues et des pratiques idolâtres et polythéistes. C'étaient là des restes d'une religion primitive et de religions étrangères. Comme tous les peuples migrants, Israël adopta des us et coutumes des nations parmi lesquelles il passait ou s'attardait, ou avec lesquelles il conclut des alliances.

Un parti nationaliste poussait vigoureusement vers le culte exclusif de Jéhovah, dieu d'Abraham, dieu national auquel convenait le titre de dieu universel et suprême. Ce parti ne voyait la sauvegarde à l'unité du culte que dans l'unité du sanctuaire et l'abandon de toute représentation divine même celle destinée à rappeler Jéhovah lui-même. Toute pratique contraire à ce point de vue était taxée de crime odieux, d'adultère d'impiété, etc, délit dont sans doute les intéressés ne voyaient pas toujours la malice, mais qu'ils payaient souvent au prix de grandes souffrances et de la mort. Car enfin il ne pouvait y avoir, pour beaucoup, question de croire à la puissance illimitée des images de bois ou d'airain et d'opposer cette puissance à la puissance de Jéhovah.

On conçoit à peine en effet que l'esprit humain se fût décidé à semblable choix. Pour ces fidèles les images étaient susceptibles d'attirer la bienveillance de celui qu'elles représentaient: c'était là leur seule destination.

Cette opinion est presque universellement admise encore aujourd'hui dans d'autres religions.

Les nationalistes juifs, la chose existait avant le nom, réclamaient pour Jéhovah, un culte non partagé et exaltaient son pouvoir au dessus de toute autre divinité. Ce qui reste assez obscur, c'est le point de vue de certains rois, de certains prophètes, chez lesquels le sentiment de gloire et de prépondérance nationale n'était pas moins vif que chez les autres et qui cependant ne croyaient pas diminuer leur pays ni leur peuple en admettant des cultes étrangers. Il est vrai qu'à un moment donné de l'histoire européenne les princes et les peuples ont abandonné à leur tour leurs dieux nationaux.

Les juifs se fabriquaient des images représentant tant leur dieu Jéhovah que les divinités étrangères.

On connaît l'histoire de la fabrication du veau d'or dans le désert.

A la demande du prêtre Aaron tous ôtèrent les anneaux d'or qu'ils portaient aux oreilles et ils les apportèrent à Aaron, qui en façonna l'or au burin après l'avoir fondu et en fit un veau. (1) Ce veau ou plutôt ce taureau représentait Jéhovah; il était fait à l'imitation des deux célèbres taureaux d'Egypte: l'Apis de Memphis et le Mnevis d'Héliopolis. Le roi Jeroboam favorisa plus tard le culte traditionnel des hauts lieux et des figures de taureau. Il plaça une de ces figures à Béthel et l'autre à Dan: c'est à dire aux deux extrémités de son royaume.

L'éphod proprement dit était une sorte de très large scapulaire richement orné faisant partie des ornements sacerdotaux du grand prêtre.

Mais l'éphod de Gédéon était un morceau de bois sculpté recouvert d'or. Gédéon dit aux Israélites: « c'est Jéhovah qui sera votre roi ».

Il leur demanda l'or des anneaux et en fit un éphod et le déposa dans sa ville à Ephraïm (2) L'image de Micah sur la Montagne Ephraïm était une image de Jéhovah. La femme de Michas dit: « je consacre de ma main cet argent (mille cent sicles) à Jéhovah (3) pour mon fils, afin d'en faire une image taillée et un objet en fonte. » — Cette image fut enlevée ensuite par les Danites qui la dressèrent dans la ville de Laïs nommée dorénavant Dan.

Parmi les images consacrées à d'autres dieux que le dieu national et suprême, citons les « hôtes du ciel. » C'étaient les astres représentés en

(1) Exod. XXXII.

(2) Jug. VIII. 23 — 27.

(3) Jug. XVIII — 3.

figures. (1) Au temps de Moïse la multiplicité des images nécessita l'intervention énergique de ce législateur: il se fit iconoclaste excessivement rigide.

Remarquons toutefois que cette sévérité à l'égard des images n'était pas universelle: pour preuve les directives que le code sacerdotal attribue à Moïse, dans l'ornementation de l'arche et du temple et la sculpture des chérubins.

En Egypte on érigeait des obélisques en l'honneur du soleil.

Il en fut de même en Syrie et en Palestine. Josias roi d'Israël qui vécut de longs siècles après Moïse crut de sa mission de purifier son pays du culte et de la vénération des statues. » La douzième année, il commença à purifier Juda et Jérusalem et les hauts lieux des statues d'Astarté, des images sculptées et des images fondues. On renversa devant lui les Baals et il abattit les statues consacrées au soleil. » Ces statues furent réduites en poussière. Il répandit cette poussière sur le tombeau de ceux qui leur avaient offerts des sacrifices. (2) Ce même roi fit disparaître les chevaux que ses prédécesseurs avaient dédiés au soleil à l'entrée de la maison de Jéhovah. (3)

Le zèle des juifs se portait de tout temps contre les Baals, mais remarquons que ce mot n'est point un nom propre. Il signifie maître, seigneur et même époux. Ce nom de Baal s'appliquait quelques fois à Jéhovah.

Ce nom opposé au nom d'une ville pouvait signifier le patron local.

Le Baal Péor était vénéré sur la montagne Péor. C'était un dieu des Madianites qui vivaient au milieu de Moabites. Les hommes ornaient son temple de guirlandes et les femmes pour le vénérer s'adonnaient à la prostitution (4) Ce dieu était une espèce de Priape. Les Israélites se mêlaient à son culte.

Baal Hermon était à la frontière du pays habité par la tribu de Manasses (5) un Baal y était vénéré.

Nommons encore le Baal Jezabel. C'est le Baal que la reine Jezabel fille du roi de Sidon introduisit dans le royaume d'Israël. Athabè sa fille le fit également accepter dans le royaume de Juda. De la sorte ce Baal avait ses temples, ses autels et ses prêtres à Samarie et à Jérusalem.

Il y avait alors quatre cent cinquante prophètes de Baal et quatre cent d'Astarté.

(1) Exod. XX — 4.

(2) Chron. XXXIV. 3.

(3) IV Reg. XXIII. — 11.

(4) Num. XXV - 1 - 9.

(5) I Chron. V. 23.

Astarté c'était la déesse de la lune. Remarquons que des peuples ont vénéré la lune comme un dieu ne lui attribuant pas le sexe féminin.

Astarté était la reine des étoiles. On la représentait en Palestine sous les dehors d'une femme nue, quelquefois avec un enfant qu'elle nourrissait. Une autre forme de représentation était un cône lisse. Déesse de la passion elle était honorée par des rites licencieux. C'était en réalité une déesse Assyrienne d'origine Chaldéenne. Déjà avant Moïse, le culte de cette déesse était en vigueur, et se poursuivait sans interruption au cours des siècles.

Le législateur disait : « Vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs pierres sacrées et vous abattrez les Aschérim. C'étaient les représentations d'Astarté. Elles consistaient en des arbres à feuillage toujours vert, fichés en terre, sans racines mais garnis de leurs branches, figurant la force productive de la nature. Astarté était placée ordinairement sous cette forme symbolique devant l'autel de Baal. (1)

Les juifs demeurant à Pathurès en Egypte célébraient la fête d'Astarté par des gâteaux. Les enfants ramassaient le bois, les pères allumaient le feu et les mères pétrissaient la pâte. (2)

Les gâteaux qu'on offrait étaient ronds et plats représentant le disque lunaire.

Les sacrificateurs à Astarté se mutilaient le visage et le corps avec des couteaux et des glaives.

Tammez ou Adonis.

Adonis signifie seigneur. Ezéchiël mentionne les femmes assises devant le temple et pleurant le dieu Thammez. C'est l'Adonis des Grecs et des Romains. Le nom vient du Sumérien (Babylone, Dumuzi) l'enfant de la déesse de la fertilité. Dans la légende babylonienne on le représente comme un berger jeune et beau, aimé d'Istar, et tué par un sanglier. Cette mort se célébrait par des lamentations frénétiques des femmes au quatrième mois ; ce qui coïncidait souvent avec le mois de juillet.

Notons cette particularité : une rivière prend sa source dans le Liban et se jette dans la mer : Nahr Ibrahim. Vers le mois de Juillet, la pluie y amène des terres rouges provenant des érosions. Il n'en fallait pas plus pourqu'on y vit une relation avec le sang d'Adonis : aussi la rivière portait le nom du personnage. Quand la rivière reprit sa couleur normale, Adonis ne saignant plus, revenait à la vie. Ce fut le signal de la joie. Les femmes pleurant Adonis se coupaient les cheveux. Sinon elles étaient obligées de se donner à quelque étranger : le prix de leur action était versé au temple.

(1) Exod XXXIV. 13 ; Jug. VI—28 ;

(2) Jér. XL IV 18—19 ; VII. 18 (3) Ez VIII—14.

Selon une lettre de S. Jérôme, il appert que de son temps, il y eut un bois à Bethléem, consacré à Adonis : on s'y lamentait dans la grotte, où selon la tradition naquit le Christ. (1)

A la fête d'Adonis les femmes plantaient dans un vase de la laitue, de l'orge, du fenouil que l'on exposait sur la terrasse de la maison.

Au temple on enterrait le simulacre d'Adonis. Le sixième jour il ressuscitait et cette résurrection se célébrait par des bacchanales.

Moloch. Ce nom signifie roi ; Moloch-Baal le roi seigneur. « Les fils de Juda ont fait du mal — ils ont construit les hauts lieux de Topheth dans la vallée de Hinnom (près de Jérusalem) pour brûler au feu leurs fils et leurs filles, ce que je n'avais pas commandé : » (2) dit Jéhovah. Les sacrifices d'enfants se pratiquaient de tous temps chez les Juifs.

Abraham lui même crut avoir reçu l'ordre d'immoler son fils unique Isaac. Il préféra croire à cet ordre, assez singulier, mais conforme peut être à la tradition, plutôt qu'à quelque hallucination ou songe trompeur.

La vallée où se pratiquait le sacrifice s'appelait «Tophet» tambour : à raison du roulement du tambour qui y couvrait la voix des enfants sacrifiés.

C'est à Moloch que se faisaient ces sacrifices. Une statue de bronze le représentait tendant les bras inclinés vers la terre : on y déposait l'enfant qui de là roulait dans le feu. Cette coutume se pratiquait chez les Sepharvites en Chaldée qui offraient leurs enfants à Sdrammalech et à Snamalech.

Isaïe mentionne le culte de Gad et de Meni. « Vous avez oublié Jéhovah, oublié sa montagne sainte, qui dressez une table à Gad et remplissez « la coupe pour Meni, je vous destine au glaive. »

Gad était le dieu de la fortune, le dieu du bonheur ; Meni reste indéterminé (3)

S. Jérôme dit que de son temps la coutume existait dans les cités, spécialement en Egypte, de dresser des tables couvertes d'aliments exquis et de vins, le dernier jour du mois et de l'an et que le peuple à cette occasion faisait des présages.

Kijoum. Dans Amos nous lisons : « vous avez porté la » tente de votre roi et Kijoum, vos idoles, l'idole de votre dieu « que vous avez fait. (4) » C'est à dire vous avez porté la petite litière voilée de votre roi et Kijoum ou Kai-wa-nu, qui est le nom Assyrien pour Saturne.

Les juifs sacrifiaient du temps de Moïse à des dieux appelés : Shedim. « Ils ont sacrifié à des « démons » qui ne sont pas des dieux, « à des dieux

(1) Jérôme. Ep. 58 ad Paul.

(2) Jér. VII — 31.

(3) Is. L XV. 11.

(4) Am. V-25.

qu'ils ne connaissaient pas : dieux nouveaux, venus « récemment, devant lesquels vos pères n'avaient pas tremblé » (1)

Le psalmiste dit à propos de ces êtres qu'on identifie difficilement :

« Les juifs immolèrent leurs fils et leurs filles aux démons (Shedim). »
 Ils versèrent le sang innocent, le sang de leurs « fils et de leurs filles qu'ils sacrifièrent aux idoles de Chanaan (2) »

Les Thérapim, étaient des images occupant la même place que les lares et les pénates chez les Romains. Quelques fois elles étaient de petite dimension de manière qu'on pouvait les cacher dans les bagages des chameaux : quelques fois elles étaient plus grandes. Placées dans le lit elles pouvaient être prises pour le corps humain. Ce fut le cas de Michal, femme de David, fille de Saul, qui ayant couvert le thérapim d'une peau de chèvre, dit aux envoyés de son père, que son mari était alité. Mais en réalité celui-ci s'était enfui pour échapper au meurtre ordonné par son beau père. Plusieurs siècles auparavant Jacob avait enjoint à sa famille de lui remettre les thérapim dérobés par sa femme Rachel à son père Laban. Pour s'en défaire, Jacob les avait enfouis sous le chêne, qui est à Sichem. (3) Dans le livre d'Osée il est encore fait mention de ces Thérapim.

Les livres de l'antiquité juive mentionnent outre ceux que nous venons de citer d'autres dieux étrangers. Mais nous nous bornons à ceux dont le culte est le plus clairement indiqué.

Il est certain que le culte de Jéhovah prévalut à l'époque du Christ et le culte des autres dieux semblait alors définitivement vaincu.

Beaucoup de pratiques avaient disparu au cours des temps. Cependant une statuare abondante avait répondu au besoin tant public que privé du culte des images. Les fouilles archéologiques en fournissent tous les jours des preuves. Cependant le fait de la destruction « en poussière » des idoles que les écrits nous signalent plus d'une fois, est une des raisons pour lesquelles les vestiges sont moins fréquents qu'on serait en droit de l'attendre.

Quoiqu'il en soit peu de littératures antiques offrent tant de documents et de preuves de la fabrication, de l'érection, du culte et de la destruction des images et des statues. Les juifs en ont emprunté à la Chaldée, à l'Assyrie, à l'Égypte, aux Phéniciens aux Syriens.

C'est bien à tort que M. Fontana écrivit « Le Monothéisme » d'Abraham ne permettant pas la représentation des divinités, l'art de la statuare n'a pas de raison d'être. » (4) A la rigueur cela pourrait valoir pour une partie de la nation et pour elle seulement. »

(1) Deuter. XXXII-17.

(2) Ps-CV-37.

(3) Gén XXXI — XXXIV ; 1 Sam. XIX 13. » 2 Reg. XXIII 2-4 ; Os. III-4.

(4) Fontana. Les Artistiques, Paris, 1883.